

Bras dessus, bras dessous.

Jean-Pierre VAN HECKE

Coïncé dans un amas de branchages dérivant paisiblement sur l'Obrecheuil il suscita immédiatement la curiosité du vieux Marco, mineur ayant laissé son souffle dans les poussières du charbon arraché à la terre de Wallonie pendant 20 années. Dormant peu, il aimait se promener le long du cours d'eau lorsque la nuit se confondait encore avec un jour hésitant. Ce qui flottait là, empêtré dans ce fouillis de branches, ressemblait pour peu qu'il puisse deviner à un bras. Il hésita à aller éveiller les voisins. Même si sa vue était impeccable, il se disait que c'était impossible. Quoi que...

Quoi que... avec tout ce qu'on lit dans les journaux ! Marco se souvint du mystère des sacs poubelles dégoulinant de sang qui, à quelques pas d'ici, fit paniquer toute la population des alentours de Mons. Ces poubelles regorgeaient de membres, bien réels, de la société civile!

La psychose gagna rapidement les braves gens qui, dans ce cas, le sont beaucoup moins ! Chacun surveillait attentivement les moindres faits et gestes de ses voisins...A croire que le tueur, passé maître dans l'art de la découpe, cachait son couteau derrière le dos de chacun. Il fallait le débusquer à tout prix pour retrouver paix et sérénité. La presse amplifia le phénomène et l'assaisonna de titres tous plus racoleurs les uns que les autres. Chaque matin les habitants prétextaient la promenade du chien, qui quelquefois n'existait même pas, pour aller renifler les poubelles de la rue afin de découvrir le sac gagnant qui lui garantirait sans nulle doute la une du journal du lendemain.

Mais tout passe et tout lasse, et la presse trouve rapidement d'autres os à ronger. Petit à petit les poubelles retrouvèrent leur usage normal et le meurtrier, peut-être chômeur, retrouva un emploi dans une boucherie où il pu trancher dans la viande, jusqu'à plus faim, en toute légalité.

Marco était fait ainsi, son humour corrosif tournait tout à la dérision et le protégeait des turpitudes de la vie. Il faut dire que la vie de Marco ne fut pas un long Obrecheuil tranquille.

Mais là devant ce bras c'est bien Marco qui partait à la dérive. Un sentiment d'effroi traversa son corps de part en part. Sa peur décupla au moment où sa curiosité le poussa à regarder de plus près... Il eu bien du mal à réguler les battements de son cœur. Dans le haut du bras, sous l'épaule absente, le tatouage qui ressemblait à une botte le paralysa. Ce tatouage lui était familier. Il existait en quatre exemplaires, pas un de plus, et le replongeait au cœur de son Italie natale. Le malaise le guettait. Marco si sûr de lui, Marco le champion des situations impossibles avait peine à maîtriser la situation. Il lui fallut plusieurs minutes pour apaiser ce tsunami prêt à le submerger. Mais qui donc avait pu placer ce bras si familier là devant ses yeux ? Que faire quand on sait que la peur est à ce point mauvaise conseillère ? Prévenir les riverains c'était en quelque sorte prévenir la police et prévenir la police ne pouvait qu'amener des ennuis et éveiller les soupçons. Mieux valait laisser déclarer cette macabre découverte par un joggeur matinal qui ne tarderait pas à passer.

Accablé, Marco, traîna le poids de ses 80 ans jusqu'au centre de Saint Denis. Après 20 ans au fond de la mine, il avait retrouvé le jour en acquérant cette minuscule maison ouvrière qui datait du temps où la filature qui jouxtait l'abbaye était en pleine activité. La longévité de Marco tenait du miracle lui qui ne pouvait plus compter que sur un seul poumon malade pour oxygéner son existence. Tant de copains étaient partis depuis si longtemps emportés par la silicose.

Sur la route qui longeait l'enceinte de l'abbaye, Marco sortit les vieux films rangés dans les tiroirs de sa mémoire. Il se rappelle comme si c'était hier... Adulé par des foules aveugles Mussolini conduisit son peuple vers la misère la plus noire. Après sa mort l'Italie était rongée par le chômage et exsangue.

Le film était en noir et blanc. Le blanc n'était jamais bien blanc et le noir était la couleur du quotidien. Marco replongeait dans son village du sud de l'Italie à la fin des années 50. Marco savait qu'il y avait peu d'espoir de trouver un emploi et que l'Italie prendrait beaucoup de temps avant de redonner de l'avenir à l'avenir. Ne valait-il pas mieux se sacrifier, s'expatrier, et aller là où, disait-on, le travail se distribuait à profusion et où les salaires étaient annoncés plantureux ?

Il se souvenait du délégué du gouvernement qui de village en village venait faire de la publicité pour l'émigration. En vérité le gouvernement était bien plus soucieux de faire diminuer les chiffres désastreux du chômage que d'élever le bien être de ses enfants. Comme toujours dans ces cas on fait miroiter le meilleur aux candidats à l'exil, et on évite surtout de leur parler du pire. D'un ton séduisant, il nous a parlé avec délectation des mines belges en les comparant à un nouvel eldorado où coulaient le lait et le miel, sans jamais nous préciser que le lait pouvait être rance et le miel silicisé ! Mais voilà, nous avons vingt ans et la rage de réussir, nous nous sommes engagés sans trop nous poser de questions puisque les réponses nous semblaient alléchantes.

Perdu au milieu de nulle part nous étions quatre volontaires de San Antonio en Calabre à avoir postulé pour la Belgique.

Sergio était peu scolarisé. Ses parents jugeaient que les travaux à la ferme et dans les champs étaient bien plus utiles que lire ou écrire. Sergio était athlétique et beau garçon et bien qu'analphabète il connaissait à merveille l'ABC de la séduction pour faire craquer les filles qui le lui rendaient si bien. Sergio préférait les jeux de l'amour aux durs labeurs des champs. Il dilapidait l'argent et son père lui rendit la vie impossible. Malgré les pleurs de sa mère et de ses sœurs le père renia son fils et le déshéritait. Sergio voyait dans ce départ pour la Belgique une vraie aubaine. Sa seule angoisse était de savoir si son charme serait aussi payant au pied d'un terril qu'aux pieds de sa chère Elisabetta ?

Tony lui aussi était passionné de belles carrosseries, il redonnait jeunesse aux voitures bonnes pour la casse. L'école ne lui avait rien appris... et pour cause, lui aussi n'y avait jamais mis les pieds. Mais son oncle passionné inconditionnel des Ferrari lui a transmis toute la pratique que l'école ne livrait pas. Hélas à la mort de son oncle le garage fut vendu et Tony n'avait plus que ses larmes pour pleurer. En s'engageant pour les mines Tony voyait déjà bien au-delà. Après quelques années il espérait bien que ses économies lui permettraient d'ouvrir un petit garage pour faire fructifier tout son savoir faire ... et peut-être, un peu plus tard, il posséderait sa première Ferrari qu'il rêvait de conduire sur le mythique circuit de Francorchamps.

Alberto était l'intellectuel de notre groupe d'expatrié. Issu d'une famille riche il se passionna dès l'enfance pour la biologie. Il était toujours premier de sa classe. Il disséquait en cachette de petits animaux. Il en connaissait tous les organes et les dessinait avec précision. Hélas son père ne revint pas de la guerre et la mafia, de mèche avec les promoteurs immobiliers et les politiciens, en profita pour s'emparer des terres familiales. La mafia présenta au notaire un « vrai faux testament » qui déshéritait sa femme sous prétexte de mauvaise conduite pendant la guerre. Pour protéger sa dignité et ses enfants des sarcasmes, qui ne manqueraient pas, elle céda et renonça à tout ce qui lui revenait.

Alberto ne manquait jamais d'idées pour sortir de situations impossibles. Doué il se faisait de l'argent de poche en dessinant en cachette des tatouages. Il fleurissait les épaules des jeunes gens comme autant d'armes de séduction. Par contre, ces machos, imposaient à Alberto de tatouer leurs conquêtes à des endroits très sensibles afin d'y marquer leur territoire et leur propriété. Alberto avait de la morale et de la religion, il trouva rapidement ce travail méprisable et dégradant et préféra renoncer.

Moi, Marco, orphelin de naissance, j'ai grandi sans histoire au cœur d'institutions charitables. Je n'avais ni père ni mère et cette double amputation marqua ma vie. Ne pouvant être moi je vivais l'autre. Et l'autre, que tous pensaient être moi, était bien différent ! Je transformais ma tristesse et ma solitude intérieures en exubérance et je mani-

ais l'ironie et l'humour avec délectation. A mes seize ans, lassé de mes pitreries, l'orphelinat me confia à un riche marchand de bétail qui me donna la charge d'un de ses troupeaux de moutons. Le temps de la transhumance me conduisait au septième ciel. L'alpage était mon lieu de prédilection. La nature me reliait à mes origines inconnues. La nuit les étoiles du ciel me fascinaient et je passais des heures et des heures à chercher la mienne, ma bonne étoile, celle qui comblerait tout ce dont j'ai été privé. Je connaissais chacune de mes brebis, et chaque soir les chiens me faisaient la fête. J'avais trouvé là ma famille. Hélas en ce temps de disette le marché noir avait la cote et la côte de mouton particulièrement ! Le patron pour lequel je travaillais vendit l'un après l'autre ses troupeaux à prix d'or. Depuis lors il vit dans une riche villa de la Riviera. Il prête de l'argent à des taux excessifs ce qui lui garantit des rentrées et une vie tout aussi excessives.

Tout le village s'était rassemblé dans la petite gare de San Antonio. L'émotion était grande.

Tous se souvenaient des enfants mobilisés en 1939 pour s'engager auprès du Duce et de ses armées à la botte d'Hitler. Tous se souvenaient de ceux qui ne sont jamais revenus. Et ceux qui sont revenus sont repartis bien vite dans les bidonvilles en bordure des villes. Là où ils pensaient trouver quelques miettes pour survivre à défaut de pouvoir vivre.

Aujourd'hui San Antonio perdait encore quatre de ses enfants. Sur le quai, la fanfare défilait son grand âge et ses rhumatismes. La jeunesse l'a quittée depuis belle lurette. Cela fait dix ans que les femmes, toutes de noir vêtues, ne font plus de différence entre la gare et le cimetière. Ni l'une ni l'autre ne délivraient de billets de retour. Au moment du départ la fanfare entama l'air de l'au revoir et l'averse s'ajouta aux larmes sur les visages résignés.

Arrivés à Milan des médecins belges nous ont examinés pour voir s'y nous avions les qualités physiques et la santé nécessaires pour ce rude métier de mineur.

Deux jours de trains nous séparaient, en ce temps là, de la Belgique. Deux jours d'espérance et de peurs intenses. Nous attendions tant de la Belgique ! Beaucoup, beaucoup trop !

Plus tard nous apprendrons que la mine faisait fuir la plupart des Belges et que c'est bien pourquoi qu'entre 1946 et 1949, 77.000 Italiens ont été recrutés pour venir travailler dans les charbonnages.

Rentré chez lui Marco se sentait tout remué par ce passé ressuscité en un instant avec tant de clarté et de lucidité. Lui, le bout en train, se sentait en bout de chemin. Il revoyait les visages de ses amis aujourd'hui disparus. Et lui se sentait seul dans ce fau-

teuil avec pour seule compagnie son chat Silico. Et puis il y avait ce bras et ce tatouage qui le met sans dessus dessous...

Arrivés en Belgique, avec une centaine d'autres compatriotes, des camions nous conduisent à proximité de La Louvière. Le délégué du gouvernement italien ne nous avait pas promis le grand luxe mais il avait vanté l'hospitalité belge et les bonnes conditions d'hébergement et de nourriture. Hélas les réalités n'étaient pas à la hauteur des dires. Nous nous sommes retrouvés parqués dans des baraques qui avaient servi de camps pour prisonniers pendant la deuxième guerre mondiale et de plus on nous demandait un loyer. Ces baraques n'étaient pourvues ni de toilettes, ni d'eau courante. Evidemment, elles n'étaient pas isolées si bien qu'on y cuit en été et on y gèle en hiver. Et puis il y a eu le coup de grâce... la découverte de la mine et la réalité des gueules noires.

A la cantine des Italiens je partageais la même chambre avec Alberto, Sergio et Tony. Il a fallu se serrer les coudes pour tenir le coup dans cette galère. Un soir où les cafards avaient pénétrés jusque dans les idées noires Alberto suggéra de sceller notre amitié et notre détermination à réussir par un geste fort. Il passa sa soirée à tatouer le haut de nos bras gauches d'une carte d'Italie. Dans le haut de la carte un soleil éclatant envoyait ses rayons jusqu'au bout de la botte.

Affalé dans son fauteuil de cuir tout rapiécé Marco n'en menait pas large. Que fallait-il penser ? Que fallait-il comprendre ? Comment ce bras au tatouage si familier avait-il pu se retrouver, aujourd'hui, en bordure de l'Obrecheuil !

Vers 11 heures il décida de retourner sur les lieux de toutes ses angoisses. Il eut beau refaire méticuleusement la route du matin le bras n'était plus là.... Un peu en retrait, un homme d'une grande discrétion, observait méticuleusement chacun de ses faits et gestes.

Marco alla jusqu'au bistro des Etangs et devant sa Saint Feuillien son esprit gagna en lucidité. L'énigme était simple, il n'y avait pas de quoi en faire un roman ou une nouvelle, ce bras appartenait à l'un de ses amis mais lequel ? Il s'imagina un instant être le célèbre commissaire Maigret. Il procéda avec ordre et passa au peigne fin la destinée de ses amis...

Sergio, le beau Sergio eut le destin le plus tragique. Jamais il ne s'adapta à la Belgique et à son ciel si bas et si gris. Ici il n'était plus qu'un étranger et les propos racistes le blessaient profondément. Aujourd'hui sa « petite gueule de minet » n'était plus qu'une « gueule noire » qui faisant fuir les filles. Il projetait le retour en Italie ce qui pour lui serait le retour à la vie. Et il se mit à rêver, lui le fils prodigue, au pardon possible de son père.

Nous ne l'avons pas encouragé dans ce sens. Nous lui avons dit qu'ici au moins les salaires étaient décents et qu'il valait mieux persévérer afin de rentrer plus tard au pays avec un pécule suffisant pour y refaire sa vie. Mais rien n'y fit et un jour, en rentrant de la mine, Sergio brandit avec des cris de joie son billet de train pour San Antonio. Il lui restait juste 15 jours de mine à prester à Marcinelle avant de remonter vers la lumière d'Italie.

Le sort en a décidé autrement. Nous étions début août en cette année 1956 et c'est le 8 août que le drame plongea la Belgique et l'Italie dans la nuit la plus noire. Comme trop souvent le rendement est passé avant la sécurité. A l'étage 975 un wagonnet s'est bloqué, la cage a démarré sans prévenir. Du coup un autre wagonnet mal engagé dans l'ascenseur a arraché une poutre qui a heurté les câbles électriques et les conduites d'huile et d'air comprimé provoquant un violent incendie. Attisé par l'action d'un ventilateur l'incendie se propagea rapidement, répandant des gaz carboniques mortels dans les galeries où travaillaient les mineurs, à une profondeur de plus de 900 mètres

Sur 275 mineurs descendus au fond ce matin-là, seuls treize seront sauvés. La moitié des victimes, dont Sergio, étaient Italiens.

Marco, les yeux embués, en oubliait sa bière qui gisait sans mousse sur la table du bistrot. Il fallut reconnaître le corps calciné de Sergio, épreuve au combien pénible. Seule sa chaîne autour du cou permit son identification. Un simple cœur, et un seul nom « Elisabetta ».

Dix jours plus tard, rassemblée dans la petite gare dix des « non retour » la petite ville de San Antonio accueillait la dépouille de Sergio. Marco avait fait le déplacement. A aucun prix il n'aurait abandonné son ami pour son dernier voyage. Dans ces circonstances de deuil national les chemins de fer firent preuve d'humanité et Marco bénéficia d'un billet aller-retour en échange du billet simple de Sergio. Le père de Sergio était bien abattu car cela faisait plus de 10 jours qu'il avait mobilisé tout le village pour fêter dignement le retour de son fils.

Sergio était bien mort avec ses deux bras il a un demi siècle !

– Marco, Marco qu'est-ce qui se passe ? Ta bière est toute plate et ta figure à la couleur de la mousse.

Les paroles amicales du patron du bar ramenèrent Marco en Belgique !

Retournant chez lui, au centre du village, Marco traîna son pas tout en longeant l'Obrecheuil. Toujours pas de bras mais toujours cette étrange sensation que quelqu'un l'épiait. Marco poursuivait ses investigations et c'est maintenant Tony qui occupait tout son esprit.

Tony est celui qui s'adapta le mieux aux nouvelles conditions de vie en Wallonie. Son moral d'acier a souvent relevé le nôtre. Tony avait son projet devant les yeux et rien que son projet. Même au fond de la mine il voyait la couleur rouge écarlate des Ferrari. Pour Tony un sou était un sou. Il ne fumait pas, il ne buvait pas et le seul journal qu'il lisait était celui des autres ! Ainsi après quelques années ses économies devenaient conséquentes et déjà il repérait les petites annonces qui proposaient un atelier à louer. C'est la maladie qui aida Tony à réaliser son rêve. Comme une majorité de mineurs Tony souffrait de silicose, cette maladie due à l'action sur les poumons de la poussière de silice. Beaucoup de mineurs épuisés par le travail et la maladie se retrouvaient avec une santé médiocre et sans pension car ils n'avaient pas assez d'années de service dans les mines. Il faudra attendre décembre 1963 pour que le gouvernement belge reconnaisse enfin la silicose comme une maladie professionnelle indemnisable.

C'est donc à ce moment là que Tony put louer son petit atelier qui rapidement attira la communauté des mineurs italiens qui commençait à posséder les mythiques Fiat 500 ou 600. Tony, atteint de silicose, fut mis à la pension prématurément et comme tant d'autres il devra subir des moqueries, rapidement généralisées à tous les Italiens sur la "Moutouelle" voulant ainsi signifier que les immigrés n'étaient venus que pour manger le pain des belges !

Les années passèrent et un jour tout fièrement Tony nous a présenté sa première Ferrari avec autant d'enthousiasme qu'on présente sa fiancée. Certes sa fiancée n'était pas de première jeunesse mais même une Ferrari ménopausée garde toujours un charme inestimable. Tony était radieux au bras de sa nouvelle compagne toute de rouge vêtue ! Elle transforma la vie de Tony. La Ferrari attirait les femmes mûres et les mettait dans les bras de Tony qui n'en demandait pas tant ! Un jour son rêve se concrétisa , il amena sa bien aimée sur le circuit de Francorchamps... hélas le virage de la Source fut le dernier tournant de sa vie, le véhicule qui le précédait y avait perdu de l'huile... Décidément on ne pouvait retourner à San Antonio que les deux pieds devant et les deux mains jointes. Malgré les réticences de Monsieur le curé, toujours soucieux d'être bien coté par sa hiérarchie, on respecta les dernières volontés de Tony. Son cercueil fut entièrement peint en rouge Ferrari et l'on déposa auprès de la croix du cercueil sa lampe de mineur allumée...Ce jour là, dans l'église de San Antonio c'était comme si le tabernacle à la petite lampe, rouge elle aussi, quittait son mur de solitude pour communier, au travers de cette humble lampe de mineur, à la fragilité de la destinée humaine.

San Antonio ne nous reconnaissait plus guère, notre vie avait déménagé et avec Alberto nous avons vite compris que même chez nous nous n'étions plus que des étrangers. Après une visite à la vieille mère d'Alberto internée pour cause de folie (ou de chagrin ?) nous reprîmes au plus tôt le chemin vers la Belgique. Ce chemin de fer se transforma en chemin de croix où chaque station traversée ouvrait des plaies mal cicatrisées et où les réverbères n'allumaient que des lampes orphelines.

Perdu dans le dédale de ses pensées Marco se sentit écrasé sous le poids de ses souvenirs. Arrivé chez lui il se fit une tasse de café italien à se casser les dents et il sentit son énergie réamorcer ses circuits défaillants.

Après tout il ne lui restait que la vie d'Alberto à explorer pour terminer son enquête. Les choses lui semblaient simples, après tout c'est son dernier suspect. Élémentaire mon cher Marco le bras ne peut qu'appartenir à Alberto!

Alberto était la discrétion même, il avait le souci des autres et dans notre petit groupe on le taquinait régulièrement en le traitant de Bon Samaritain. Alberto avait la discrétion tranquille des âmes pures. Catholique fervent, comme beaucoup d'italiens de l'époque, il ne manquait jamais la messe dominicale. Cela lui a permis de rencontrer une communauté ouverte où belges ; flamands et wallons, où italiens et polonais, et tant d'autres nationalités se rassemblaient le dimanche autour d'un prêtre ouvrier, lui-même mineur. Quand cela lui était possible Alberto allait à la messe même en semaine. Un an plus tard nous avons mieux compris la ferveur d'Alberto... Sa grande dévotion ne se limitait pas aux Saints de l'Eglise... il y avait aussi ceux d'Elsa... Ah les beaux yeux d'Elsa ! Que d'étoiles y brillent, que de rêves s'y bercent! Que d'avenirs s'y dessinent.

Ce fut le plus beau mariage de ma vie. Toutes les communautés avaient apporté leurs instruments de musique, leur gastronomie, leur manière de penser différent et leur pas de danse. Le bourgmestre qui bouffait du curé dès le petit déjeuner était présent à la messe et le curé n'avait pas hésité à faire le déplacement à la mairie. Tous fraternisaient. C'était le mariage d'Alberto et d'Elsa, mais c'était aussi l'union du possible et de l'impossible, le mariage du même et du différent, celui de l'humain et du divin.

Quel beau mariage, que de beaux enfants et aujourd'hui que de beaux petits enfants...

Alberto à son tour fut encrassé par la silicose et fut mis à la retraite prématurément. Avec ses petites économies et le salaire d'institutrice d'Elsa ils purent s'acheter une ferme à Thieusies, sympathique petit village, voisin de Saint Denis.

A l'arrière du jardin Alberto construisit une petite annexe où il exerçait sa passion pour la biologie. Certains disaient qu'il y faisait des expériences et quand un chat disparaissait dans le village beaucoup soupçonnaient Alberto de l'avoir disséqué.

Il y a cinq déjà qu'Alberto repose dans le cimetière à la sortie de Thieusies. Dans son annexe au fond du jardin on ne découvrit que des bouquins qui parlaient de chirurgie et de transplantation. Personne n'y retrouva son chat !

Marco était présent quand Alberto a fermé les yeux pour la dernière fois et Alberto avait bien ses deux bras et les mains ouvertes pour accueillir sa terre nouvelle qui ne pouvait être qu'italienne !

Cela faisait un moment déjà que Marco pressentait la vérité bien que des pièces du puzzle lui échappaient encore. C'est à ce moment là que quelqu'un frappa à sa porte.

– Monsieur veuillez m'excuser du dérangement, je suis de la police et je voudrais bien vous poser quelques questions.

Marco garda son calme et son sang froid comme si cette visite ne l'étonnait pas.

– Monsieur nous avons fait ce matin une macabre découverte en bordure de l'Obrecheuil à deux pas de chez vous. Comme souvent, attiré comme un aimant, un assassin retourne sur les lieux de son crime aussi j'ai laissé un de mes hommes sur les lieux. Vers 10 heures vous êtes passé près de l'endroit où nous avons découvert le bras gauche d'un homme que nous essayons d'identifier. Votre comportement a semblé étrange à mon assistant, un peu comme si vous cherchiez quelque chose au bord de l'Obrecheuil. Dans votre intérêt Monsieur ne vaudrait-il pas mieux nous dire toute la vérité sur cette affaire à laquelle vous ne semblez pas étranger ?

Marco savait qu'il n'échapperait pas à la vérité et d'un ton calme il répondit à l'inspecteur.

– Monsieur le commissaire je ne vous cacherai rien. Je crois avoir réponses à vos questions. Mais il me manque quelques éléments du puzzle. Aujourd'hui je n'ai plus à les chercher je sais qui les possède.

Je vous demande une faveur Monsieur le commissaire, je voudrais que vous me laissiez seul à seul, juste une heure, avec celle qui sait et qui sûrement n'a rien à se reprocher.

Le commissaire était à deux pas de la retraite et cela le rendait infiniment plus humain. D'ordinaire il n'aurait jamais souscrit à une telle demande mais aujourd'hui il lâchait du lest, il savait bien que souvent, ce n'était que le fil tenu des circonstances, qui faisait de l'homme un Saint ou un assassin ! Et son intime conviction était que Marco ne pouvait être un assassin.

Le commissaire et Marco remontèrent la route vers Thieusies et tournèrent à gauche avant l'entrée du village.

Ces cinq minutes suffirent à Marco pour revivre l'une des dernières pièces du puzzle. Sur l'écran de ses souvenirs il était au fond de la mine. Il était dans une galerie quand est survenu l'éboulement. Il n'y eu pas de morts, Dieu merci. J'ai été rapidement secouru, et c'est à l'hôpital qu'Alberto m'a conforté dans cette horrible épreuve.

Le commissaire déposa Marco à l'entrée de la ferme et lui donna rendez-vous dans une heure, c'était le temps donné à Marco pour élucider l'affaire du bras et c'était pour le commissaire le temps de prendre une petite grisette, délicieuse bière locale aux fruits des bois, au café, juste en face de l'église. Ce bistrot, très vivant, avait pris pour nom « Le Métropole ». Mais il n'y avait pas photo il ne ressemblait, ni de près,

ni de loin, ni au-dedans, au prestigieux Métropole de la place de Brouckère qui fait la fierté de tout Bruxellois !

Elsa faisait la chasse aux mauvaises herbes et à ses pensées ténébreuses dans son jardin au charme champêtre. Ce n'est pas la voiture de police arrêtée devant chez elle qui la libérerait des ténèbres. Quel ne fut pas son étonnement de la voir partir tout en laissant Marco seul devant le portail.

Elsa avait pris bien de l'âge mais son visage reflétait toujours la beauté intérieure et la grâce qui l'habitaient. Quelques mois après le décès d'Alberto Marco avait envisager de proposer à Elsa de venir habiter chez lui ou inversement. Marco avait toujours ressenti beaucoup de tendresse pour cette femme d'une grande sensibilité qu'il admirait. Marco savait qu'il avait accumulé des habitudes de vieux garçon, et surtout il savait combien un refus d'Elsa entacherait la magie de leur complicité et le laisserait déconfit. Il préféra donc s'abstenir et préféra préserver cette tendresse commune régulée par cette distance qui accordait à chacun l'autonomie de son espace de liberté.

– Bonjour Marco, entre, c'est vrai, nous avons des choses à nous dire et moi particulièrement ! Je crois que je suis la femme la plus idiote des environs !

Le printemps s'éveillait, ils s'assirent sur le banc juste en face d'un parterre de fleurs prêtes à éclore.

– Je te le disais Marco, je suis une femme absolument stupide. Il y a huit jours, mon surgélateur est tombé en panne, un très vieux modèle, un bahut sans alarme qui datait du temps de mon mari. Après quelques jours c'est l'odeur qui m'a alarmé ! Tout était perdu et là j'ai vraiment paniqué ! Alberto m'avait révélé avant sa mort qu'il y avait au fond de ce surgélateur ancestral un bras qu'il avait récupéré après une amputation faite à un mineur. Ce fut possible grâce à la complicité d'un ancien collègue qui avait trouvé un nouvel emploi à l'incinérateur de l'hôpital.

Je savais qu'Alberto était passionné de chirurgie mais là je trouvais qu'il dépassait les limites du raisonnable et de la légalité et je lui ai dit combien je réprouvais son geste.

Mais Alberto m'a assuré que son but était noble et que les progrès de la science et de la chirurgie étaient tels que dans le futur on pourra greffer ce bras sur celui qui l'avait perdu. Ce bras est toujours resté dans le fond du surgélateur et après le décès d'Alberto je n'ai jamais eu le courage de t'en parler ou de m'en débarrasser. Mais là je n'avais plus le choix et j'ai voulu mettre ce bras loin de chez moi pour ne plus y penser. Je suis descendu discrètement vers l'Obrecheuil en passant par le bois. J'avais amené une petite pelle pliable mais au moment où j'entrepris de creuser le sol un chasseur arrivait au loin. Pris de panique j'abandonnai le bras au bord du ruisseau et le souffle haletant je m'empressai de disparaître comme si j'étais l'assassin tenant l'arme du crime à la main !

L'heure de vérité était passée à vive allure. L'inspecteur nous rejoignit et écouta nos versions des faits qui se recoupaient parfaitement. L'inspecteur nous prévint que nous devrions probablement passer au commissariat pour confirmer nos dires de manière plus officielle.

L'inspecteur parti, Elsa et Marco, étaient soulagés de l'aboutissement de cette affaire. Ils restèrent longtemps ensemble... sans parole échangée. C'est le silence qui parlait à leur place, un silence qui remettait le passé à la date du jour, un silence qui tournait les pages d'un album dont la première feuille présentait, en noir et blanc, bras dessus bras dessous, quatre jeunes du petit village de San Antonio en Calabre.

Le soleil descendait déjà derrière la ferme du Rotelleur quand Marco reprit la route à travers bois pour rejoindre Saint Denis. En passant près de l'Obrecheuil Marco ressentit une violente douleur à son bras gauche, la douleur du manque et de l'absence...

Deux semaines plus tard l'analyse confirma que l'ADN du bras retrouvé était bien celui de Marco.

Jean-Pierre Van Hecke